

Retenir le mouvement : les failles de la création en danse

Mégane Desrosiers

Number 178 (2), 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96627ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrosiers, M. (2021). Retenir le mouvement : les failles de la création en danse. *Jeu*, (178), 7–9.

RETENIR LE MOUVEMENT: LES FAILLES DE LA CRÉATION EN DANSE

Mégane Desrosiers

Cela nous épuise. Nous avons bien du mal avec notre fragilité. RENÉ LAPIERRE (L'Atelier vide)

Force est de constater que les fragilités du milieu de la danse au Québec sont mises à nu par la crise sanitaire qui dure depuis plus d'un an. Sans filet, la création se bute à un empêchement gigantesque : les institutions.



Where to put my wild wild vibrations de Riley Sims (Social Growl), présenté par Tangente, en webdiffusion, de l'Espace orange de l'Édifice Wilder en décembre 2020. Sur la photo : Lou Amsellem et Nikita Peruzzini. ©Maxime Côté

Le public et la critique n'entrent plus aussi intimement qu'avant dans les œuvres des créatrices et créateurs de la danse contemporaine. Le spectacle n'est, en quelque sorte, plus. L'optimiste croit que cette latence généralisée est le parfait incubateur pour des réflexions sur la création et pour l'émergence de nouvelles pièces; qu'à l'abri des regards, le mouvement se pense mieux que jamais. Je me suis entretenue avec Stefania Skoryna et Nikita Peruzzini, deux jeunes créatrices, pour explorer ce qui entrave le mouvement, ce qui le fige dans l'espace.

L'une enseigne la macarena à des enfants, l'autre apprend la chimie et la physique. Tout ce qui n'est pas la danse nourrit la création et, de toute façon, on pourrait dire que les contraintes pandémiques n'ont rien amené qui n'existait déjà; elles n'ont fait qu'exacerber les brèches déjà existantes du milieu de la danse.

Pour Stefania Skoryna, chorégraphe, interprète et enseignante, la création creuse les écarts, provoque l'instabilité, fait tanguer le corps entre une chose et son contraire: «Je pense par exemple aux fluctuations entre l'activité et le repos, la pratique et la réflexion, la production et la jachère, le social et la solitude, la proximité et la distance.» Le problème est dans l'actuel désinvestissement de cet espace de l'entre-deux, de «[...] ce fait étrange de travailler entre les deux¹».

Nikita Peruzzini, interprète et chorégraphe finissante de l'École de danse contemporaine de Montréal, s'est butée au cours de son parcours universitaire à la lourde obligation de rendre une œuvre signifiante et de penser la création en fonction de son utilité. Tout va mal et tout est important. Voilà un préambule qui fait pression sur la direction que doit prendre l'art. Le public et la critique sont malgré eux en constante recherche de sens.

Or, ce sens ne devrait pas être la destination d'une chorégraphie; c'est contraignant, exigeant. «L'absurdité a été comme un baume sur tout ce que je faisais, c'est-à-dire qu'elle a eu un pouvoir guérissant.» En ce sens, l'abandon de soi, de son être physique et mental, l'abandon dans toute sa polysémie, permettrait d'accepter la nonchalance qui peut advenir dans un processus de création et d'accueillir l'instabilité évoquée par Stefania Skoryna.

Toutes deux n'ont pas pu éviter de souligner les difficultés inhérentes aux institutions dans le milieu de la danse contemporaine au Québec; inhérentes à la machine pragmatique qui encadre les artistes, les accueille et les dirige, des lieux de diffusion aux grandes écoles. Dans le même ordre d'idée que l'esthétique de l'entre-deux mentionnée plus haut, il existe tout un monde entre l'étude et la pratique, le public et la critique, le spectacle et l'entraînement; un monde négligé à cause des exigences, des carences et des avantages de ces institutions qui circonscrivent la danse. Pour Stefania Skoryna, le problème est semblable à ceux des autres champs artistiques; un problème à la fois très large et très spécifique, qu'il est nécessaire de rappeler sans cesse: «Je ne suis pas en train de penser à comment faire évoluer mon art, mais constamment en train de trouver des solutions pour pouvoir faire mon art tout court.» Une incertitude et une insécurité d'abord économiques, qui viennent directement entraver la création, et qui sont encore plus d'actualité depuis la dernière année.

Pour Nikita Peruzzini, encore entre les murs de l'école, ce sont les représentations qu'on se fait des institutions qui coupent court au processus de création: «L'idée que je m'en faisais bloquait ma liberté de création alors qu'elles ne sont réellement qu'un incubateur pour toutes les œuvres possibles.» Ces réels bénéfiques sont voilés par des spéculations individuelles et collectives teintées de prestige et de grandeur.

Dans son essai *L'Atelier vide*, portant sur le lieu de l'écriture, René Lapierre convoque Walter Benjamin au sujet du concept péjorativement connoté d'œuvre manquée, de travail à recommencer: «[...] [or] il faut trébucher sur les œuvres manquées²». Le corps parle par le mouvement. La danse est un langage dont la plus petite unité linguistique serait le geste. Une chorégraphie embraye une conversation, elle la rend possible. Mais, comme tout langage, le mouvement est troué d'emblée par tous ses empêchements; même si tous les corps sont les bons, quelque chose continue de ne pas advenir par le geste et toutes les œuvres sont à recommencer et à manquer de nouveau. Cette image du trébuchement, de la perte d'équilibre, du faux pas est récurrente, mais elle est trop souvent découragée par le système. Pourtant, c'est elle qui porte les balbutiements d'une création; la perte d'équilibre est le mouvement qui enchaîne tous les autres, qui ouvre le corps alors prêt à parler. •

1. Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. «Champs essais», 2008, p. 23-24.

2. René Lapierre, *L'Atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, p. 42.



BEATS, projet transdisciplinaire conçu par Yuki Berthiaume, Stefania Skoryna et Hamie Robitaille (Codes d'accès), présenté à la Sala Rossa en avril 2021. Sur la photo : Stefania Skoryna.
©Maxyme G. Delisle